

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar THURRE

La nuit d'où je viens

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 59-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

«*La Nuit d'où je viens*»

Gustave Santer ne se prétend pas prophète.

Il est un homme ; un homme qui est prêtre et qui a quitté son ministère. Il est un homme qui souffre, qui a souffert avec d'autres hommes.

Dans *La Nuit d'où je viens* (Fayard 1972), il nous invite à partager ses expériences et met en scène une communauté de « récupération » pour prêtres en difficulté.

Ces prêtres, avec leurs défauts, avec leurs vices, avec leurs aigreurs, on se prend à les aimer : A travers eux, l'auteur ne laisse-t-il pas transparaître la Croix, une Croix mystérieusement présente ? Ils ne sont pas de ceux qui appellent bien ce qui est mal. Ils ne cherchent pas à se justifier : ils se savent pécheurs. Ça fait du bien de rencontrer des pécheurs, de vrais pécheurs qui ont besoin d'un Sauveur qui les justifie ! Ça fait du bien de rencontrer des chrétiens qui, tout en portant le poids de leurs fautes, tâchent de s'unir à Celui qui les a déjà prises sur Lui ! de rencontrer des hommes qui ne trichent pas en nivelant la réalité, mais qui veulent conformer tant bien que mal leur pauvre être de malade aux exigences de l'Amour !

Un jour, dans cette maison de « récupération », Philippe, le personnage central du livre, n'en peut plus :

Père Chambon, emmenez-moi avec vous ! J'en ai assez ! Je n'en puis plus...

— *Regardez !*

Son bras m'indiquait l'horizon sur lequel un soleil rougeoyant commençait de tomber.

Bientôt viendra la nuit, dit-il. Les hommes rentreront chez eux. Les bêtes se cacheront. Les couleurs des fleurs et des prairies

disparaîtront. Le soleil ne va pas mourir, mais éclairer d'autres terres. Demain, à nouveau, il sera là. Vous êtes entré dans votre nuit et dans celle de vos frères malades. Le visage du Christ frôle le vôtre, infiniment tendre, mais vous ne le voyez pas. Un peuple invisible mais réel se nourrit de votre passion mêlée à celle du Seigneur. Avancez comme vous pouvez, un peu d'espérance entre les mains. Le jour reviendra. (p. 25)

C'est dans la nuit que le Seigneur nous attend.

Le jour, nous sommes trop naïfs : nous comptons sur nous-mêmes. Dans la nuit, peut-être allons-nous enfin Lui tendre la main ?

En nous, plus d'espoir ; tout est dégoût, désir, vanité, amertume ; « notre péché est sans cesse devant nous ». Les autres ? ils nous agacent ; ils rient, ne nous comprennent pas ; ils nous montrent du doigt, ils nous étiquettent ; plus d'espoir...

A qui irions-nous ?

Lui seul a les paroles de la Vie. Est-ce que, du fond de notre misère, nous allons encore nous laisser enfoncer dans le gouffre ténébreux et absurde de notre égoïsme ? La Croix se dresse devant nous... l'Amour a tout pris ; il nous faut compter sur Lui et Lui seul.

Epreuve de l'amour, purification de la foi, l'espérance dans la nuit ; une main à tendre à Celui qui nous attend.

Le péché contre le sacerdoce — dit le médecin qui s'occupe des douze malades de la communauté — il peut résider également chez ceux-là, heureusement peu nombreux, qui continuent à prêcher, à baptiser, et que n'habite parfois plus qu'une ombre de Foi, une ombre d'Espérance. Certains n'abandonnent pas un poste qui les ennuie mais qui les situe dans une certaine sécurité matérielle et spirituelle. La paresse de la foi et de l'amour, quand on est prêtre, est pire que tout. Une conscience qui se ment à elle-même, le sacré dans les mains et Dieu plein la bouche, est plus scandaleuse que le départ d'un clerc qui pointe au bureau d'embauche afin de gagner de quoi nourrir et abriter sa compagne et son enfant. (p. 75)

Et nous ? Ne sommes-nous pas souvent parmi les paresseux de la foi et de l'amour ? Le Seigneur ne doit-il pas nous faire pénétrer au cœur de notre vanité, nous faire toucher notre vide, pour qu'enfin nous nous tournions vers Lui ? pour qu'enfin nous nous décidions à croire en Quelqu'un d'autre que nous-mêmes, pour qu'enfin nous aimions ?

Et nous, les paresseux de la foi et de l'amour, ne sommes-nous pas parmi les premiers à lancer des pierres à ces « défroqués » ? Ne sommes-nous pas heureux de ne pas être comme ces misérables ? Et nous ferions les surpris, au Paradis, quand le Seigneur laissera passer des filles de joie avant nous !

C'est après les pécheurs que le Seigneur court ; son amour fou laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis et s'use pour une seule qui s'est égarée...

Encore faut-il se reconnaître égaré...

Philippe se reconnaît pécheur :

Le prêtre n'a plus le temps de prier. Dieu est dans la prière. Le prêtre entend dire, de plus en plus, que les visites systématiques font perdre un temps précieux et portent souvent préjudice à des tâches plus importantes. Dieu est dans les maisons de nos villages, aux étages de nos immeubles. Trois heures de conférence et de discussions intellectuelles sur les structures actuelles de notre sacerdoce ne remplaceront jamais ce contact direct du berger avec son troupeau.

Je parle d'abord pour moi-même et pour mes compagnons de nuit. Pour la plupart d'entre nous, nous avons commencé par lâcher la prière. Et puis, notre peuple. C'était le signe que nous perdions Dieu. (p. 149)

Nos faiblesses, nos misères, si nous ne nous ouvrons aux autres, si nous ne nous tournons vers Dieu, deviennent l'obstacle ; et devant cet obstacle, nous restons les bras tombés ; nous avons l'envie de regarder en arrière ; nous reculons.

Ces autres qui me fatiguent et que je lâche..., c'est le Seigneur qui m'attend ; et le Seigneur est aussi dans cette prière que j'abandonne parce qu'elle me fait perdre du temps.

Sans le Seigneur, je reste dans la poussière. L'obstacle, c'est ce moi que je veux épanouir, qui veut gagner sa vie et qui la perd ; c'est ce moi qui rumine ses problèmes personnels au lieu de s'ouvrir à ceux des autres ; ce moi qui se contemple ou se désespère au lieu de se purifier sous le regard de l'Amour divin.

Le prêtre doit vivre son sacerdoce dans le monde. Son drame, c'est de vouloir se promouvoir, lui aussi, à je ne sais quel idéal au lieu de se laisser promouvoir à l'idéal auquel Dieu l'appelle ; c'est, au lieu d'ouvrir les yeux de son cœur, de les tourner sur lui-même pour se voir épanouir... Amour de soi jusqu'au mépris de Dieu... Alors, il se ratatine, ou il crève comme un ballon trop gonflé sous le coup de la première épingle venue.

Se tourner vers Dieu, dilater son cœur aux dimensions de l'Amour, dans la foi, sur la Croix, avec le Seigneur Jésus, pour être le sel de la terre...

Ce à quoi Dieu continuait de m'appeler, c'était cette aventure banale et en même temps extraordinaire : le sacerdoce ! On ne l'a peut-être jamais autant critiqué au sein même de l'Eglise ; on n'a peut-être jamais autant écrit sur lui. Je me dis parfois que l'une des aventures qui étonnera de plus en plus notre monde vendu aux idoles du confort et de la fantaisie, sera celle d'hommes se donnant totalement à leurs convictions intimes ; l'aventure du militant, celle du prêtre, celle du savant et de l'artiste. L'aventure sacerdotale est là, exigeante mais toujours tentante. Demandant à des hommes de risquer leur vie, jour par jour, heure par heure, pour quelqu'un qu'ils n'ont jamais vu et dont il faut chercher les traces sur le sable de nos déserts. (pp. 173-174)

Pourquoi Gustave Santer, prêtre, marié et père de deux enfants, fait-il reprendre un ministère purifié, fortifié au personnage principal de son livre ? N'y a-t-il pas une manière de vivre, dans l'amour, un échec de l'amour qui soit plus fructueuse même qu'une vie réussie ?

Toi seul, Seigneur, tu sondes les reins et les cœurs. Toi seul es juge. En tes mains nous voulons remettre notre esprit, afin que nous puissions avoir assez d'amour pour marcher, malgré tout, vers Toi.

Edgar Thurre